

Elena Ferrante

L'enfant perdue

L'amie prodigieuse IV

Maturité, vieillesse

VesalBookshop.com

*Traduit de l'italien
par Elsa Damien*

Gallimard

VesalBookshop.com

Elena Ferrante est l'auteur de plusieurs romans, tous parus aux Éditions Gallimard, parmi lesquels *L'amour barcelant*, *Les jours de mon abandon*, *Poupée volée*, ainsi que les quatre volumes de la « Saga prodigieuse » : *L'amie prodigieuse*, *Le nouveau nom*, *Celle qui fuit et celle qui reste*, et *L'enfant perdue*. Le premier tome a été adapté en série télévisée par Saverio Costanzo. Elle a également publié un recueil de textes, *Frantumaglia. La plage dans la nuit*, illustré par Mara Cerri, a paru aux Éditions Gallimard Jeunesse.

VesalBookshop.com

VesalBookshop.com

INDEX DES PERSONNAGES
ET RAPPEL DES ÉVÉNEMENTS
DES TOMES PRÉCÉDENTS

LA FAMILLE CERULLO (LA FAMILLE
DU CORDONNIER) :

Fernando Cerullo, cordonnier, père de Lila.

Nunzia Cerullo, mère de Lila.

Raffaella Cerullo, dite *Lina* ou *Lila*. Elle est née en août 1944.

Elle a soixante-six ans quand elle disparaît de Naples sans laisser de trace. Très jeune, elle épouse Stefano Carracci mais, lors de vacances à Ischia, elle s'éprend de Nino Sarratore, pour qui elle quitte son mari. Après l'échec de sa vie commune avec Nino et la naissance de son fils Gennaro, dit Rino, Lila abandonne définitivement Stefano lorsqu'elle découvre qu'Ada Cappuccio attend un enfant de lui. Elle déménage à San Giovanni a Teduccio avec Enzo Scanno puis, quelques années plus tard, retourne vivre dans son quartier d'origine avec Enzo et Gennaro.

Rino Cerullo, frère aîné de Lila. Il est marié avec la sœur de Stefano, Pinuccia Carracci, avec qui il a deux enfants. Le premier enfant de Lila, Gennaro, est surnommé Rino comme lui.

Autres enfants.

LA FAMILLE GRECO (LA FAMILLE
DU PORTIER DE MAIRIE) :

Elena Greco, dite *Lenuccia* ou *Lenù*. Née en août 1944, elle est la narratrice de la longue histoire que nous lisons. Après l'école primaire, Elena poursuit ses études avec un succès croissant, jusqu'à obtenir son diplôme à l'École normale supérieure de Pise, où elle rencontre Pietro Airota. Elle épouse Pietro quelques années plus tard et s'installe avec lui à Florence. Ils ont deux filles, Adele, dite Dede, et Elsa. Mais Elena, déçue par son mariage, finit par abandonner ses enfants et Pietro, pour commencer une liaison avec Nino Sarratore, qu'elle aime depuis l'enfance.

Peppe, *Gianni* et *Elisa*, frères et sœur cadets d'Elena. Elisa, malgré l'opposition d'Elena, va vivre avec Marcello Solara.

Le père, portier à la mairie.

La mère, femme au foyer.

LA FAMILLE CARRACCI (LA FAMILLE
DE DON ACHILLE) :

Don Achille Carracci, enrichi grâce au marché noir et à l'usure. Il a été assassiné.

Maria Carracci, femme de Don Achille, mère de Stefano, Pinuccia et Alfonso. La fille que Stefano a eue avec Ada Cappuccio porte son prénom.

Stefano Carracci, fils de feu Don Achille, commerçant et premier mari de Lila. Insatisfait de son mariage tumultueux avec Lila, il a une liaison avec Ada Cappuccio avant de se mettre en ménage avec elle. Il est le père de Gennaro, qu'il a eu avec Lila, et de Maria, née de sa relation avec Ada.

Pinuccia, fille de Don Achille. Elle épouse Rino, le frère de Lila, avec qui elle a deux enfants.

Alfonso, fils de Don Achille. Il se résigne à épouser Marisa Sarratore après de longues fiançailles.

LA FAMILLE PELUSO (LA FAMILLE
DU MENUISIER) :

Alfredo Peluso, menuisier et communiste, est mort en prison.

Giuseppina Peluso, épouse dévouée d'Alfredo, se suicide à la mort de celui-ci.

Pasquale Peluso, fils aîné d'Alfredo et Giuseppina, maçon et militant communiste.

Carmela Peluso, dite *Carmen*. Sœur de Pasquale, elle a longtemps été la petite amie d'Enzo Scanno. Elle se marie ensuite avec le pompiste du boulevard, avec qui elle a deux enfants.

Autres enfants.

LA FAMILLE CAPPUCCIO (LA FAMILLE
DE LA VEUVE FOLLE) :

Melina, parente de Nunzia Cerullo, veuve. Elle a pratiquement perdu la raison à la fin de sa liaison avec Donato Sarratore, dont elle a été la maîtresse.

Le mari de Melina, mort dans des circonstances obscures.

Ada Cappuccio, fille de Melina. Après avoir longtemps été la petite amie de Pasquale Peluso, elle devient la maîtresse de Stefano Carracci avant d'aller vivre avec lui. De leur relation naît une petite fille, Maria.

Antonio Cappuccio, son frère, mécanicien. Il a été le petit ami d'Elena.

Autres enfants.

LA FAMILLE SARRATORE (LA FAMILLE
DU CHEMINOT-POÈTE) :

Donato Sarratore, grand séducteur, a été l'amant de Melina Cappuccio. Elena aussi, très jeune, s'offre à lui sur la plage à Ischia, poussée par la douleur que lui cause la liaison de Nino avec Lila.

Lidia Sarratore, femme de Donato.

Nino Sarratore, aîné des enfants de Donato et Lidia, a une longue liaison clandestine avec Lila. Marié à Eleonora, avec qui il a eu Albertino, il commence une relation avec Elena, qui elle aussi est mariée, avec deux enfants.

Marisa Sarratore, sœur de Nino. Mariée à Alfonso Carracci. Elle devient la maîtresse de Michele Solara, avec qui elle a deux enfants.

Pino, Clelia et Ciro Sarratore, les plus jeunes enfants de Donato et Lidia.

LA FAMILLE SCANNO (LA FAMILLE
DU MARCHAND DE FRUITS ET LÉGUMES) :

Nicola Scanno, marchand de fruits et légumes, mort d'une pneumonie.

Assunta Scanno, femme de Nicola, morte des suites d'un cancer.

Enzo Scanno, fils de Nicola et Assunta. Il a longtemps été le petit ami de Carmen Peluso. Il s'occupe de Lila et de son fils Gennaro lorsqu'elle quitte définitivement Stefano Carracci, et il les emmène vivre à San Giovanni a Teduccio.

Autres enfants.

LA FAMILLE SOLARA (LA FAMILLE
DU PROPRIÉTAIRE DU BAR-PÂTISSERIE
SOLARA) :

Silvio Solara, patron du bar-pâtisserie.

Manuela Solara, femme de Silvio, usurière. Déjà âgée, elle est assassinée devant chez elle.

Marcello et *Michele Solara*, fils de Silvio et Manuela. Éconduit par Lila dans sa jeunesse, Marcello, de nombreuses années plus tard, se met en ménage avec Elisa, la petite sœur d'Elena.

Michele, marié à Gigliola, la fille du pâtissier, a deux enfants avec elle, et il prend comme maîtresse Marisa Sarratore, avec qui il a deux enfants également. Il continue néanmoins à être obsédé par Lila.

LA FAMILLE SPAGNUOLO (LA FAMILLE
DU PÂTISSIER) :

M. Spagnuolo, pâtissier au bar-pâtisserie Solara.

Rosa Spagnuolo, femme du pâtissier.

Gigliola Spagnuolo, fille du pâtissier, épouse de Michele Solara et mère de deux de ses enfants.

Autres enfants.

LA FAMILLE AIROTA :

Guido Airotta, professeur de littérature grecque.

Adele, sa femme.

Mariarosa Airotta, leur fille aînée, professeure d'histoire de l'art à Milan.

Pietro Airotta, très jeune professeur d'université. Mari d'Elena et père de Dede et Elsa.

LES ENSEIGNANTS :

M. Ferraro, instituteur et bibliothécaire.

Mme Oliviero, institutrice.

M. Gerace, enseignant au collège.

Mme Galiani, enseignante au lycée.

AUTRES PERSONNAGES :

Gino, le fils du pharmacien. Il a été le premier petit ami d'Elena. À la tête des fascistes du quartier, il est tué lors d'un guet-apens devant sa pharmacie.

Nella Incardo, cousine de Mme Oliviero.

Armando, médecin, fils de Mme Galiani. Il est marié à Isabella, avec qui il a un fils, Marco.

Nadia, étudiante, fille de Mme Galiani, a été la petite amie de Nino. Au cours de ses activités de militante politique, elle se lie avec Pasquale Peluso.

Bruno Soccavo, ami de Nino Sarratore et héritier de l'usine de salaisons familiale. Il est assassiné à l'intérieur même de son entreprise.

Franco Mari, fiancé d'Elena pendant ses premières années à l'université, il s'est consacré à l'activisme politique. Il a perdu un œil à la suite d'un guet-apens fasciste.

Silvia, étudiante et activiste politique. Elle a un fils, Mirko, né d'une brève liaison avec Nino Sarratore.

MATURITÉ
L'enfant perdue

VesalBookshop.com

VesalBookshop.com

1

À partir du mois d'octobre 1976 et jusqu'en 1979, lorsque je revins vivre à Naples, j'évitai de renouer une relation stable avec Lila. Mais ce ne fut pas facile. Elle chercha presque tout de suite à revenir de force dans ma vie ; moi je l'ignorai, la tolérai ou la subis. Bien qu'elle se comportât comme si elle désirait simplement m'être proche dans un moment difficile, je ne parvenais pas à oublier le mépris avec lequel elle m'avait traitée.

Aujourd'hui, je pense que si j'avais été blessée uniquement par ses paroles insultantes – T'es qu'une crétine ! m'avait-elle crié au téléphone lorsque je lui avais parlé de Nino, alors que jamais auparavant, non *jamais*, elle ne m'avait parlé ainsi –, je me serais vite calmée. En fait, plus que par cette remarque vexante, j'avais été affectée par son allusion à Dede et Elsa. Pense au mal que tu fais à tes filles ! Telle avait été sa mise en garde et, sur le coup, je n'y avais pas prêté attention. Mais avec le temps, ces paroles prirent de plus en plus de poids, et j'y repensai souvent. Lila n'avait jamais manifesté le moindre intérêt pour Dede et Elsa, et elle ne se rappelait sans doute même pas leurs noms. Quand il m'était arrivé, au téléphone, de mentionner certaines de leurs jolies trouvailles, elle avait coupé court et changé de sujet. Et quand elle les avait rencontrées pour la première fois chez Marcello Solara, elle s'était contentée d'un regard distrait et de quelques banalités, sans nullement s'intéresser à leur habillement ou à leur

coiffure, et sans remarquer comme elles s'exprimaient bien toutes les deux, malgré leur jeune âge. Et pourtant c'était *moi* qui les avais faites, c'était *moi* qui les avais élevées, et elles faisaient partie de *moi*, qui étais son amie de toujours : elle aurait dû laisser de la place – je ne dis pas par affection, mais au moins par tact – à mon orgueil de mère. Or, elle n'avait même pas eu recours à une légère ironie bienveillante, elle s'était montrée indifférente, un point c'est tout. Ce n'est que lors de cette conversation – certainement par jalousie, parce que j'avais pris Nino – qu'elle s'était souvenue des filles. Elle avait voulu souligner que j'étais une mère épouvantable et que, pour être heureuse, j'étais prête à causer leur malheur. Chaque fois que j'y pensais, je me sentais fébrile. Lila s'était-elle souciée de Gennaro lorsqu'elle avait quitté Stefano, quand elle avait abandonné son gosse à la voisine pour aller travailler en usine, ou lorsqu'elle l'avait envoyé chez moi, pratiquement pour s'en débarrasser ? Ah, j'avais mes torts, mais j'étais certainement plus mère qu'elle !

2

Des pensées de ce genre me devinrent habituelles, ces années-là. On aurait dit que Lila, qui en fin de compte n'avait émis à propos de Dede et Elsa que cette seule et unique perfidie, était devenue l'avocate défenseur des besoins de mes filles, et que je me sentais obligée de lui montrer qu'elle avait tort, chaque fois que je les négligeais pour m'occuper de moi. Mais elle n'était qu'une voix inventée par ma mauvaise humeur : ce qu'elle pensait réellement de mes comportements de mère, je n'en sais rien. Elle seule peut le raconter, si elle a vraiment réussi à s'insérer dans cette très longue chaîne de mots afin de modifier mon texte, afin d'y introduire habilement des chaînons manquants, afin d'en défaire d'autres en toute discrétion, afin de dire plus de choses sur moi que je n'aurais voulu, et plus que je ne serais capable de le faire. Je souhaite cette intrusion de sa part, je la souhaite depuis que j'ai commencé à raconter notre histoire, mais il faut que j'arrive au bout avant de procéder à une révision de toutes ces pages. Si j'essayais maintenant, cela me bloquerait certainement. J'écris depuis trop longtemps et je fatigue, j'ai de plus en plus de mal à ne pas perdre le fil du récit dans le chaos des années, des événements petits et grands, et des humeurs. Voilà pourquoi soit j'ai tendance à passer vite sur mes histoires pour m'occuper immédiatement de Lila et de toutes les complications qu'elle apporte, soit, ce qui est pire, je me laisse emporter par les vicissitudes de ma vie, juste parce

qu'il m'est plus facile de les coucher sur le papier. Mais il faut que je fuie ce dilemme. Je ne dois pas emprunter la première voie : la nature même de notre rapport impliquant que je puisse arriver à elle seulement en passant par moi-même, je finirai, si je me mets de côté, par trouver de moins en moins de traces de Lila. Je ne dois pourtant pas non plus m'engager dans la deuxième voie : car ce qu'elle voudrait, c'est précisément que je me mette à parler abondamment de ma propre expérience, ça j'en suis sûre. Allez, me dirait-elle, raconte-nous donc ce qu'est devenue ta vie, qui peut se soucier de la mienne ? Avoue que même toi, ça ne t'intéresse pas ! Et elle conclurait : Moi je ne suis que gribouillis sur gribouillis, tout à fait déplacée dans l'un de tes livres ! Laisse-moi tranquille, Lenù, on ne parle pas d'une rature.

Alors, que faire ? Lui donner raison, encore une fois ? Accepter qu'être adulte, c'est arrêter de se montrer, c'est apprendre à se cacher jusqu'à disparaître ? Avouer que plus les années passent, moins je sais de choses de Lila ?

Ce matin, je surmonte ma fatigue et me remets à mon bureau. Maintenant qu'approche le moment le plus douloureux de notre histoire, je veux chercher sur la page un équilibre entre elle et moi que, dans la vie, je ne suis même pas parvenue à trouver en moi-même.

3

Des journées passées à Montpellier, je me rappelle tout sauf la ville, c'est comme si je n'y étais jamais allée. En dehors de l'hôtel et de l'immense amphithéâtre où se tenait la conférence universitaire à laquelle participait Nino, aujourd'hui je me rappelle seulement un automne venteux et un ciel bleu posé sur des nuages blancs. Et pourtant, dans ma mémoire, ce toponyme, Montpellier, est demeuré à bien des égards le symbole d'une échappée. J'étais déjà sortie une fois d'Italie, pour aller à Paris avec Franco, et je m'étais sentie électrisée par ma propre audace. Mais à cette époque, je pensais que mon univers était et resterait pour toujours mon quartier et Naples : le reste était comme une brève escapade dans un climat d'exception, et je m'imaginai telle que je ne le serais jamais. Montpellier, au contraire, qui pourtant était bien loin d'être aussi excitant que Paris, me donna l'impression que toutes mes digues s'étaient rompues et que je pouvais me répandre. Le simple fait de me retrouver en ces lieux constituait à mes yeux la preuve que le quartier, Naples, Pise, Florence, Milan, l'Italie elle-même n'étaient que de minuscules éclats de monde, et que j'avais bien raison de ne plus me contenter de tels fragments. À Montpellier, je réalisai combien ma vision était étriquée, tout comme la langue dans laquelle je m'exprimais et dans laquelle j'avais écrit. À Montpellier, il me parut évident qu'à trente-deux ans, être épouse et mère ne suffisait pas. Et pendant tous ces jours denses d'amour, je me sentis pour la première fois libérée des

liens que j'avais multipliés au fil des années, ceux dus à mon origine, ceux que j'avais acquis lors de mes brillantes études, ceux qui dérivait de mes choix de vie, et surtout ceux du mariage. C'est aussi là que je compris le plaisir éprouvé par le passé en voyant mon premier livre traduit en d'autres langues et, en même temps, pourquoi j'avais été déçue de n'avoir guère trouvé de lecteurs hors d'Italie. Comme il était merveilleux de franchir les frontières, de se glisser dans d'autres cultures et de découvrir la nature provisoire de ce que j'avais cru être définitif ! Le fait que Lila ne soit jamais sortie de Naples et que même San Giovanni a Teduccio l'ait effrayée – ce choix que, par le passé, j'avais estimé être discutable mais qu'elle avait su, comme d'habitude, transformer en avantage – m'apparut alors juste un signe d'étroitesse d'esprit. Je réagis comme on le fait quand quelqu'un nous insulte et que l'on reprend l'expression même qui nous a offensé. *Alors comme ça, tu te serais trompée sur mon compte ? Eh bien non, ma chérie, c'est moi, oui moi, qui me suis trompée sur le tien : tu passeras toute ta vie à regarder passer les camions sur le boulevard !*

Ces journées filèrent à vive allure. Les organisateurs de la conférence avaient réservé depuis longtemps pour Nino une chambre d'hôtel pour une personne et, comme je m'étais décidée très tard à l'accompagner, il n'y avait pas eu moyen de l'échanger contre une chambre pour deux. Nous avions donc des chambres séparées mais, chaque soir, je prenais ma douche, me préparais pour la nuit et puis, le cœur un peu battant, allais le rejoindre. Nous dormions ensemble, serrés l'un contre l'autre, comme si nous craignions qu'une force hostile nous sépare durant notre sommeil. Le matin, nous nous faisons apporter le petit-déjeuner au lit, jouissant de ce

luxe que nous n'avions vu qu'au cinéma, nous riions beaucoup, nous étions heureux. Pendant la journée, je l'accompagnais dans la vaste salle de conférence et, malgré des intervenants qui lisaient des pages et des pages en ayant l'air de s'ennuyer eux aussi, être à son côté me plaisait, et je m'asseyais près de lui sans le déranger. Nino suivait avec grande attention les exposés, il prenait des notes et, de temps à autre, me murmurait à l'oreille commentaires ironiques et mots d'amour. Au déjeuner et au dîner, nous nous mêlions à des universitaires du monde entier ou presque – partout des noms étrangers, des langues étrangères. Certes, les conférenciers les plus prestigieux avaient une table uniquement pour eux, alors que nous faisons partie d'une grande tablée de chercheurs plus jeunes. Mais je fus frappée par la mobilité de Nino, pendant les travaux comme au restaurant. Il était si différent du lycéen d'autrefois, et même du jeune homme qui m'avait défendue dans la librairie de Milan, presque dix ans plus tôt ! Il avait mis de côté ses accents polémiques et franchissait avec agilité les barrières universitaires, il tissait des liens, à la fois sérieux et séduisant. Que ce soit en anglais (excellent) ou en français (bon), il discutait avec brio, faisant montre de son vieux culte des chiffres et de l'efficacité. Comme il plaisait ! Cela me remplissait d'orgueil. En quelques heures, il s'attira la sympathie de tous, et on ne cessait de l'appeler ici et là.

Il n'y eut qu'un moment où il changea brusquement, ce fut le soir précédant son intervention à la conférence. Il devint distant et désagréable, et il me sembla dévoré par l'anxiété. Il se mit à dire du mal du texte qu'il avait préparé, répéta plusieurs fois qu'il n'écrivait pas avec la même facilité que moi, et s'énerma parce qu'il n'avait pas eu le temps de bien

travailler. Je me sentis coupable – était-ce notre histoire compliquée qui l'avait perturbé ? – et tentai de me faire pardonner en l'enlaçant, l'embrassant et l'invitant à me lire ses pages. Il me les lut, et son air d'écolier apeuré m'attendrit. Son texte ne me sembla pas moins ennuyeux que ceux que j'avais écoutés dans l'amphithéâtre, cependant je le louai chaleureusement, et Nino se calma. Le lendemain matin, il s'exprima avec un enthousiasme factice et on l'applaudit. Le soir, un des universitaires prestigieux, un Américain, l'invita à s'asseoir près de lui. Je restai seule, mais ce ne fut pas pour me déplaire. Quand Nino était là, je ne parlais à personne, alors qu'en son absence je fus obligée de me débrouiller avec mon français poussif, et c'est ainsi que je fis connaissance d'un couple de Parisiens. Ils me plurent car je découvris bientôt qu'ils se trouvaient dans une situation assez proche de la nôtre. Tous deux trouvaient étouffante l'institution de la famille, tous deux avaient laissé derrière eux, avec douleur, conjoints et enfants, et tous deux avaient l'air heureux. Lui, Augustin, la cinquantaine, avait le visage rubicond, des yeux bleu ciel très vifs et une grosse moustache tirant sur le blond. Elle, Colombe, une petite trentaine d'années comme moi, avait des cheveux noirs très courts, des yeux et des lèvres bien dessinés sur un visage menu, et elle était d'une élégance fascinante. Je discutai surtout avec Colombe, qui avait un garçon de sept ans.

« Dans quelques mois, dis-je, ma fille aînée aura sept ans, mais elle en est déjà à sa deuxième année d'école primaire, elle est douée.

- Mon fils est très éveillé et il a de l'imagination.
- Comment a-t-il pris votre séparation ?
- Bien.

— Il n'en a pas souffert du tout ?

— Les enfants ne sont pas rigides comme nous, ils sont élastiques. »

Elle insista sur l'élasticité qu'elle attribuait à l'enfance et j'eus l'impression que cela la rassurait. Elle ajouta : Dans notre milieu, il est assez fréquent que les parents se séparent, les enfants savent que c'est possible. Mais alors même que je lui racontais qu'au contraire, moi je ne connaissais pas d'autres femmes séparées à l'exception d'une de mes amies, elle changea brusquement de registre et se mit à se plaindre de son fils : Il est intelligent mais il est lent, s'exclama-t-elle, à l'école ils disent qu'il est brouillon. Je fus frappée par le fait qu'elle s'exprimait soudain sans tendresse et presque avec ressentiment, comme si le gamin se comportait ainsi pour la contrarier, ce qui me mit mal à l'aise. Son compagnon dut s'en apercevoir car il s'immisça dans la conversation et se vanta de ses deux fils à lui, l'un de quatorze ans et l'autre de dix-huit, et dit en riant que tous deux plaisaient aussi bien aux femmes jeunes qu'aux plus mûres. Quand Nino revint à mon côté, les deux hommes – Augustin surtout – se mirent à dire pis que pendre de nombreux conférenciers. Colombe se joignit à eux avec un entrain un peu forcé. La médisance créa bien vite un lien. Augustin parla et but beaucoup pendant toute la soirée, et sa compagne s'esclaffait dès que Nino réussissait à ouvrir la bouche. Ils nous invitèrent à aller à Paris avec eux, en voiture.

Les conversations sur nos enfants et cette proposition à laquelle nous ne répondîmes ni oui ni non me remirent les pieds sur terre. Jusqu'à cet instant, Dede et Elsa n'avaient cessé de me revenir à l'esprit, ainsi que Pietro, mais comme suspendus dans un monde parallèle, immobiles autour de

notre table de cuisine à Florence, devant le téléviseur ou bien dans leurs lits. Soudain, mon univers rentra à nouveau en communication avec le leur. Je réalisai que ces journées de Montpellier allaient bientôt s'achever et que Nino et moi, inévitablement, allions regagner nos domiciles et affronter nos crises conjugales respectives, moi à Florence et lui à Naples. Le corps de mes filles se confondit à nouveau avec le mien, dans un contact violent et douloureux. Je n'avais aucune nouvelle d'elles depuis cinq jours et cette prise de conscience me donna une forte nausée, la nostalgie devint insupportable. J'eus peur non pas du futur en général, qui me paraissait désormais inéluctablement occupé par Nino, mais des heures à venir, demain, après-demain. Je ne pus résister et, bien qu'il fût près de minuit – quelle importance, pensai-je, Pietro ne dort jamais ! –, je tentai de téléphoner.

Ce fut assez laborieux, mais je finis par avoir la ligne. Allô, dis-je. Allô, répétai-je. Je savais que Pietro était au bout du fil et je l'appelai par son prénom : Pietro, c'est Elena, comment vont les filles ? La communication s'interrompit. J'attendis quelques minutes, puis demandai à l'opérateur de rappeler. J'étais déterminée à insister toute la nuit, mais cette fois Pietro répondit :

« Qu'est-ce que tu veux ?

— Dis-moi comment vont les filles.

— Elles dorment.

— Je sais, mais comment vont-elles ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Ce sont mes filles.

— Tu les as abandonnées, elles ne veulent plus être tes filles.

— C'est ce qu'elles t'ont dit ?

- C'est ce qu'elles ont dit à ma mère.
- Tu as fait venir Adele ?
- Oui.
- Dis-leur que je rentre dans quelques jours.
- Non, ne rentre pas. Ni moi ni les filles ni ma mère ne voulons plus te voir. »

VesalBookshop.com

4

Je pleurai un bon coup, puis me calmai et rejoignis Nino. Je voulais lui raconter ce coup de fil, je voulais qu'il me console. Mais alors que je m'apprêtais à frapper à sa porte, je l'entendis parler avec quelqu'un. J'hésitai. Il était au téléphone, je ne comprenais pas ce qu'il disait, pas même dans quelle langue il s'exprimait, pourtant je me dis immédiatement qu'il discutait avec sa femme. C'était donc ce qui se passait, tous les soirs ? Quand j'allais me préparer pour la nuit dans ma chambre et qu'il restait seul, il appelait Eleonora ? Cherchaient-ils à se séparer sans conflit ? Ou bien étaient-ils en train de se réconcilier et, la parenthèse de Montpellier finie, elle le reprendrait ?

Je me décidai à frapper. Nino s'interrompit, il y eut un silence, puis il recommença à parler en baissant encore la voix. Cela m'énerva et je frappai à nouveau, sans nul effet. Je dus frapper une troisième fois, et avec force, pour qu'il vienne m'ouvrir. Quand il le fit, je le pris aussitôt de front : je l'accusai de me cacher à sa femme, lui criai que j'avais téléphoné à Pietro, que mon mari ne voulait plus me laisser voir les filles et que je mettais toute mon existence en péril tandis que lui, il roucoulait au téléphone avec Eleonora ! Ce fut une sale nuit de disputes, nous eûmes du mal à nous rabibocher. Nino chercha par tous les moyens à me calmer : il riait nerveusement, s'en prenait à Pietro pour la manière dont il m'avait traitée et m'embrassait, je le repoussais, il murmurait que j'étais folle. Mais j'eus beau le harceler, il

n'avoua jamais qu'il était au téléphone avec sa femme, il jura même sur la tête de son fils que, depuis le jour où il avait quitté Naples, il n'avait plus eu de ses nouvelles.

« Alors à qui tu téléphonais ?

— À un collègue, ici à l'hôtel.

— À minuit ?

— Oui, à minuit.

— menteur !

— C'est la vérité. »

Pendant un long moment, je me refusai à faire l'amour, je ne pouvais pas, je craignais de ne plus être aimée. Puis je cédaï pour ne pas devoir me dire que tout était déjà fini.

Le lendemain matin, pour la première fois après bientôt cinq jours de vie commune, je me réveillai de mauvaise humeur. Il fallait partir, la conférence allait bientôt se conclure. Mais je ne voulais pas que Montpellier soit une parenthèse, je craignais de rentrer chez moi, je craignais que Nino ne regagne son domicile, je craignais de perdre les filles pour toujours. Quand Augustin et Colombe proposèrent à nouveau de nous conduire à Paris et qu'ils offrirent même de nous loger, je me tournai vers Nino, espérant que lui aussi n'attendait rien d'autre qu'une occasion de dilater le temps et d'éloigner notre retour. Mais il secoua la tête, navré, et répondit : C'est impossible, nous devons rentrer en Italie, et il parla d'avions, de billets, de trains et d'argent. J'étais fragilisée : j'éprouvai déception et rancœur. J'ai vu juste, me dis-je, il a menti, et la rupture avec sa femme n'est pas définitive. Il lui avait donc parlé tous les soirs, il s'était engagé à rentrer à la fin de la conférence et il ne pouvait même pas s'attarder deux ou trois jours ! Et moi ?